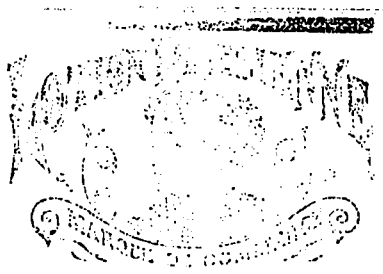
CINQUIEME ANNEE—NO. 28 MONTREAL, 8 AVRIL 1882 NUMERO : UN CENTIN

A. FILIATREAULT & CIE EDITEURS-PROPRIETAIRES



La LOTION PERSIENNE est la seule vraie pommade connue jusqu'à présent contre le Rhumatisme, les Douleurs, les Brûlures et toute autre maladie de la peau.

Cette préparation ne contient rien qui soit laid sur la peau, et pour cette raison est recommandée à l'attention [illegible] de toilette.

[illegible] dans une [illegible] de 2.00 [illegible] par la poste.

M. LACHANCE

616-RUE Ste CATHERINE-616

MONTREAL.

Agrandissement !

M. GRANGER

PEINTRE-DÉCORATEUR

676 —rue Ste Catherine—676

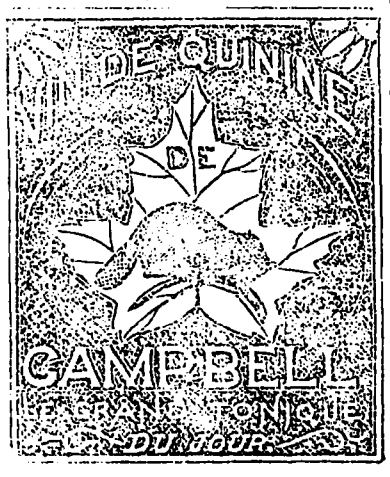
M. GRANGER vient agrandi et fait de nombreuses réparations à son atelier de peinture, etc., à l'honneur d'informer ses pratiques et le public en général tout en remerciant du bienveillant encouragement qu'il a reçu d'eux jusqu'à présent. Ayant reçu un assortiment complet il se fait un devoir de servir et de donner pleine satisfaction à tous ceux qui voudront bien l'honorer de leur patronage, car il a en main un Stock assorti tel que :

HUILES, VERNIS, TERBENTINE, SHALAC, JAPAN de toutes sortes, BLANC de PLOMB de toutes qualités, PEINTURES préparées de toutes couleurs à la demande des gens et à des prix très modérés et plusieurs autres articles trop long à énumérer.

M. Granger se charge aussi comme par le passé de tous les ouvrages en Peinture, blanchissage et Tapissage que l'on voudra bien lui confier et à des prix très modérés. Une visite est sollicitée et vous convaincra de la vérité.

N.B.—LOUIS V. GADBOIS, Artiste Peintre est joint à la maison pour exécuter les travaux artistiques, tels que Portraits, Enseignes, Tableaux pour églises et édifices publics, décorations à fresque, à l'eau, à l'huile ou à la cire.

☞ Satisfaction garantie.



NARCISSE GADOUAS,

Propriétaire du

"FRENCH HOTEL"

No. 30 rue Mahawk, Cohoes, N.Y.

invite ses compatriotes à aller le voir. Il tient des boissons et des cigares de première qualité.

PAS D'AFFAIRES.

La vieille poule a beau glousser, tant qu'elle n'aura pas établi domicile ailleurs que sur ce rocher, il lui sera impossible de réunir sa famille sous l'aile maternelle.

FEUILLETON du 'CANARD'

MES VINGT FRANCS

Par PAUL PARFAIT

(Suite).

Elle tendit un velours pour l'attacher derrière son cou, en faisant le nœud, je regardais les petites mèches folles qui frisaient sur sa nuque. Ah ! les agaçantes petites mèches.

—Comme vous êtes long ! dit-elle.

Quand j'eus fini, elle se retourna.

— Me trouvez-vous à votre goût ? fit-elle en se posant devant moi.

—A mon goût ! Tonnerre et massacre ! Elle le demandait ! Ah ! comme mes lèvres le lui eussent fait entendre si j'avais encore senti mes vingt francs dans ma poche ; mais je ne les avais plus j'étais paralysé.

—Je vous éblouis, n'est-ce pas ? fit-elle en riant de mon trouble.

Les mains sur les hanches, elle regarda complaisamment dans la glace, en se haussant sur ses pointes, l'effet de sa robe blanche à bouquets lilas ; puis elle sauta gaiement et prit un chapeau qu'elle mit avec soin, tantôt repoussant une fleur, tantôt ébouriffant ses cheveux du doigt.

Je la laissais faire, consterné. Et pourtant, il allait bien falloir avouer ma situation ridicule. Plus j'y songeais, moins je savais ce que je pourrais lui dire.

—Pschist ! Pschist ! fit tout à coup Blandine en s'adressant à Phanor.

Et à moi :

—Voilà votre affreux chien qui monte sur mes effets. Ah ça ! j'espère que vous n'allez pas emmener ce chien-là.

Tout ce que je pus faire fut de le lui donner à entendre par signe.

Cependant Phanor, qui parcourait la chambre en cherchant une issue, venait de pousser une porte entr'ouverte.

—Il va faire des sottises par là ! poursuivit Blandine en me le montrant.

Je courus, à la suite de Phanor, dans la pièce voisine.

C'était un petit cabinet donnant sur la cour ou sur le jardin— je n'ai jamais su au juste—de la maison que nous habitions. La vérité m'oblige à dire que, pour un jardin cela manquait de fleurs, et que, pour une cour, c'était un peu dénué de pavés. Cette cour ou ce jardin se trouvait séparé par une simple haie de l'enclos voisin, qui peut être également un jardin, à moins que ce ne fut une cour.

La fenêtre était ouverte. Blandine entra joyeuse dans le cabinet.

—La ! dit-elle, me voilà prête !

Je cherchais à accoupler deux mots, quand Phanor qui venait de mesurer la hauteur du premier étage, s'élança brusquement par la fenêtre.

C'étaient mes vingt francs qui fuyaient. J'eus le vertige. D'un pas je fus à la croisée, d'un bond dans la cour, qui était peut-être un jardin. Blandine poussa un cri.

Le chien venait de sauter la haie. Je sautai derrière lui. Nous voilà partis.

J'entendis vaguement la voix de Blandine ; vaguement j'entrevis, en sautant la haie, sa blanche silhouette dans l'embrasure de la fenêtre : puis je fut tout. Les yeux attachés sur Phanor d'une manière invincible, je me jetai désespéré à sa poursuite.

Par où nous passâmes tous deux, je serais fort embarassé de le dire : peut-être bien par-dessus des hangards, peut-être bien par dessous, à travers des portes ouvertes, je le croirais fort, par des rues très-probablement. Ce qui ne fait pas de doute, c'est que Phanor, qui décidément avait l'idée de rejoindre son maître, prenait par le plus court, le chemin de la gare.

Cette bête intelligente comprenait si bien qu'elle était en retard, que, sans pousser jusqu'à la station, au tournant du pont qui traverse la rue du Port, elle gravit lestement le talus et s'élança sur la voie.

Je n'étais pas venu jusque-là, en faisant le saut de carpe par-dessus les murs pour reculer devant une escalade. En quatre enjambées, je fus à mon tour au sommet du talus et de là en pleine gare.

—Hé ! demanda tout à coup la voie d'un employé, qu'est-ce que vous faites-là ? Ce n'est pas par ici qu'on sort.

Je le savais parbleu bien, puisqu'au lieu de sortir, j'entrais ; donc, je haussai les épaules, l'employé me hèla plus fort, en fronçant le sourcil. Phanor avait traversé la voie ; j'en profitai pour le rejoindre.

—Votre billet ? montrez votre billet ! me jeta dans l'oreille un second employé.

Je m'aperçus alors que je me trouvais, malgré moi, confondu avec la queue des arrivants du dernier train de Paris.

—Vous m'ennuyez, dis-je en repoussant mon homme. Est ce que j'ai un billet, moi ? je poursuis ce chien.

Et, pour faire preuve de ce que j'avance, je courus sur Phanor, qui humait l'air, au bord du talus opposé à celui par lequel nous étions montés.

—Arrêtez ! arrêtez ! hurla l'employé derrière moi.

Je doublai le pas.

Phanor, au même instant, reprenait sa course. En me voyant venir sur lui il fit carrément le saut du talus. Je fis ce saut à mon tour, mais non pas assez vite, autant que j'en puis juger par un craquement de mauvais augure : un pan de ma redingote venait de rester aux mains de l'employé.

Insensible à cet accident, mon voleur détalait de toute la vigueur de ses quatre pattes en suivant très exactement, malgré les obstacles, le bord du ruisseau. C'est alors que je commençai à comprendre que Phanor, ayant retrouvé la piste de son maître, pourrait bien être à la poursuite du train qui filait vers la capitale.

Sa persistance à ne pas quitter les limites de la voie changea bientôt cette supposition en certitude. Persuasion charmante !

Je continuai de courir avec cette aimable perspective de ne faire halte qu'à Paris. Cependant Phanor gagnait sur moi d'une façon terrible.

C'était avec un désespoir croissant que je le suivais des yeux. Un conflit avec un voiturier dans les jambes duquel il alla se jeter, me permit heureusement de le rejoindre.

L'animal n'avait pas l'air de me voir venir. Il faut croire pourtant qu'il eut quelque idée de mon approche ; car au moment où je me penchais pour le saisir, il se déroba sous moi tout à coup, et je m'étallai les mains en avant à plat ventre sur la route poudreuse.

Le voiturier me renvoya Phanor d'un coup de fouet, et je pus, dans un choc dont les genoux de mon pantalon eurent fort à souffrir, saisir à bras-le-corps l'animal récalcitrant, ne sachant comment le tenir, car il n'avait pas de collier, j'eus l'idée de lui attacher mon mouchoir autour du cou. Mais ma main, en cherchant ma poche de derrière, ne rencontra plus que le vide. Mon mouchoir était, avec un des pans de mon vêtement, entre les mains de l'employé du chemin de fer.

Je pensai alors que cet employé rageur devait détenir, non seulement mon mouchoir, mais aussi mon carnet, sur la première page duquel j'avais eu—à tort assurément—la précaution d'écrire :

" Si celui qui trouve ce carnet est un honnête homme, il le rapportera à M. Tiburce (Pierre-Amédée), rue Compoise, No. 64, à Saint-Denis."

A défaut de mouchoir, je me dépouillai de ma cravate pour la passer au cou de Phanor.

Je supposais qu'en ramenant les deux extrémités dans ma main, je pourrais le tenir en laisse. Je réussis d'abord ; mais, au premier mouvement de volte-face que je voulus lui